

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis GENTINA

Après la mort de Maurice Barrès

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1924, tome 22, p. 217-223

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Après la mort de Maurice Barrès à M.

Maurice Barrès ⁽¹⁾ s'est éteint à soixante-deux ans d'une mort soudaine et presque miraculeusement pressentie. Si aujourd'hui que bientôt trois mois ont passé

(1) Maurice Barrès était né à Charmes, dans les Vosges en 1862. Il commença ses études au lycée de Nancy et alla à Paris en 1882 pour y préparer le droit. Il fit ses débuts dans les revues d'avant-garde, comme la *Jeune France*. En 1884, il fonda les *Taches d'encre* et bientôt il publia une brochure qui souleva quelque bruit dans les milieux littéraires, *Huit jours chez M. Renan*. De 1887 à 1891, il donne *Sous l'œil des Barbares*, *Un homme libre et Le jardin de Bérénice*, trilogie consacrée au culte du moi ; en 1893, *Examen de trois idéologies et l'Ennemi des Lois*, en 1894, il fait représenter une comédie de mœurs, *Une journée parlementaire* ;

sur ce matin gris de décembre où, à la suite d'autres disparitions aussi inattendues, nous lûmes avec une douloureuse stupeur la laconique dépêche jetée par Havas aux quatre coins du monde « questa notte è morto Maurizio Barrès », Barrès pouvait, pour un moment, se relever de la tombe, ce serait, en constatant l'unanimité et la chaleur de l'hommage qui lui fut rendu, pour nous

suit le *Roman de l'Energie nationale*, qui comprend les *Déracinés*, *l'Appel au soldat*, inspiré par le Boulangisme et *Leurs Figures*, pages amères et cinglantes de la triste affaire de Panama. En 1895, parut *Du Sang de la Volupté et de la Mort* ; en 1902, *Scènes et doctrines du nationalisme*, qui rappellent l'affaire Dreyfus et le Boulangisme ; en 1903, les *Amitiés françaises*, où il explique l'éducation traditionnelle qu'il donna à son fils Philippe ; *Amori et Dolori Sacrum*, qui comprend des pages magnifiques et inégalées sur la mort de Venise, sur son ami, le fameux Stanislas de Guaita, et sur le jour des morts en Lorraine ; en 1905, *Au service de l'Allemagne*, montrant que les jeunes Alsaciens doivent rester dans leur pays pour y maintenir la civilisation latine, inaugure une nouvelle série : les *Bastions de l'Est*, qui comprend *Colette Baudoche* et *le génie du Rhin*. Il faut citer aussi des livres qui ne se rattachent à aucune série définie, tels que le *Voyage de Sparte*, *Greco* ou *le secret de Tolède*, *la Colline inspirée*, *la Grande Pitié des Eglises de France*. — En 1906, il fut élu à l'Académie française, au fauteuil de José Maria de Hérédia. — La guerre venue, Maurice Barrès prit, à *l'Echo de Paris*, la place du regretté Albert de Mun et ses articles forment dix volumes intitulés : *Chronique de la grande guerre...* En 1922, parut le *Jardin sur l'Oronte*, qui fut l'occasion d'une foule de discussions à propos des plus graves questions ; la *Revue des Deux-Mondes* avait publié les mémoires de son grand-père, intitulés : « *Souvenirs d'un officier de la Grande Armée*, dans lesquels il écrivait : « Les inscriptions de leurs tombes me rappellent que mon grand-père est mort à soixante-deux ans et tous les miens en moyenne à cet âge, elles m'avertissent qu'il est temps que je règle mes affaires... je commence à me sentir un peu pressé par le temps »...

Enfin, quelques jours à peine avant sa mort, il envoyait les services de presse de son *Enquête au pays du Levant*, vaste et profonde étude réunie au cours d'un long voyage.

Maurice Barrès fut intimement mêlé à la vie politique des derniers vingt ans. En 1888, il était entré dans le parti boulangiste, dont il fut l'un des chefs et fut élu député de Nancy. Depuis 1910, il a siégé sans interruption à la Chambre Française.

rappeler que ses morts ne l'avaient pas trompé et qu'en-core une fois, il leur avait été fidèle.

Il fut « ses morts » jusqu'à affirmer que tout ce qu'il a pu écrire dans sa vie n'a été qu'une reproduction, un écho de leurs sentiments, de leurs paroles et de leurs actes. C'est le passé qui détermine l'avenir, c'est le sol qui donne la direction aux branches de l'arbre et leur saveur à ses fruits. La terre et les morts, voilà le seul motif de la poésie et de la polémique barrésienne, la lyre de son art et l'inspiration même de sa politique. Déjà, au temps de ses premiers livres, l'individualiste forcené déclarait :

« Une de mes thèses favorites est de réclamer que l'éducation ne soit pas départie aux enfants sans égard pour leur individualité propre. Je voudrais qu'on respectât leur préparation familière et terrienne. » (*Un homme libre*, page 16.)

Depuis « *Sous l'œil des Barbares* » et « *Un homme libre* » son lyrisme était déjà provoqué par sa terre natale. Avant de fixer à sa patrie, à son tempérament, à son ciel et à son esprit, une limite infranchissable, la frontière lorraine de l'Est, il s'était enchaîné à ses origines, il avait reconnu que toutes ses opérations intellectuelles et morales provenaient d'un même fond social, et pressenti que tout développement de sa personnalité était prédestiné et circonscrit par la nature du sol auquel cette personnalité était, depuis des siècles, attachée. Son « moi » descendit lentement et progressivement, par l'analyse et l'introspection, à travers des sables sans résistance, jusqu'à reconnaître comme son fondement et son soutien, l'humanité elle-même en ce qu'elle a de plus noble. Ces sables avaient été d'ardentes et voluptueuses chimères. Barrès y avait étendu son romantisme languissant et frémissant ; à leur contact, il avait enfiévré toutes ses soifs, exaspéré son besoin de recherches et de sensations, cherché et trouvé la joie des longs voyages vers les rives lointaines, vers les magies de

l'Orient, dont les mirages avaient de même halluciné les maîtres qui laissèrent à son âme le goût de la volupté, du sang et de la mort. Mais enfin, sous le feu aride et dévorateur de ces sables illusoires, trop faibles pour supporter le poids d'une pensée sérieuse, trop mobiles pour y pouvoir tracer de nouveaux profils de beauté classique et y mener comme en procession la Patrie, l'Eglise et l'Armée, il avait trouvé sa terre, nue, crue et résistante, son sol rocheux et incorruptible dans lequel puisèrent leur inspiration sa volonté et son rêve, sans que jamais aucun vent de l'esprit, aucune tempête d'outre-frontière pût l'arracher à cette étreinte obstinée et féconde. C'est alors qu'il écrivit :

« J'étais un fameux individualiste et j'en disais sans gêne les raisons... j'ai prêché le développement de la personnalité par une certaine discipline de méditations et d'analyses. Mon sentiment, chaque jour plus fort, de l'individu, me contraignit de connaître comment la société le supporte et l'alimente tout. Un Napoléon lui-même, qu'est-ce donc, sinon un groupe innombrable d'événements et d'hommes ?... Le moi, soumis à l'analyse un peu sérieusement, s'anéantit et ne laisse que la société dont il est l'éphémère produit... le moi s'anéantit sous nos regards d'une manière plus terrifiante encore si nous distinguons notre automatisme. Quelque chose d'éternel gît en nous dont nous n'avons que l'usufruit, mais cette jouissance même est réglée par les morts... nous ne sommes pas les maîtres des pensées qui naissent en nous. Elles sont des façons de réagir où se traduisent de très anciennes dispositions physiologiques » (« **Le 2 novembre en Lorraine**... » « Dans cet excès d'humiliation, une magnifique douceur nous apaise, nous persuade d'accepter notre esclavage ; c'est si l'on veut bien considérer que nous sommes le prolongement et la continuité de nos pères et mères. »

Barrès sent la vérité scientifique ou biologique comme un poète : il la sent dans les campagnes d'où s'élève, en chaque saison, la plainte des morts et dans le vent léger qui la transporte au loin, mêlée au parfum et au jaune pollen des fleurs ; il la sent aussi comme un

mystique, parce qu'il répète la parole que l'Eglise récite à l'office des trépassés : « Et j'ai dit au sépulcre, tu seras mon père ».

Déjà pour le Barrès des débuts, la barbarie et les barbares n'étaient pas les bourgeois ni les philistins, mais tout ce qui s'opposait d'une façon ou d'une autre à la culture du Moi, tout ce qui était le Non-Moi, ne contribuait pas à l'affirmation de la personnalité. Pour élargir le jardin de Bérénice, pour amplifier son point de départ, Barrès, au lieu d'aller plus avant, au lieu d'agrandir son Moi, le resserre. Peu à peu, à mesure que passent les années et que les événements de la vie sociale déroulent leur ordre providentiel, toutes les plus délicates beautés du monde, même celles de l'Espagne et de l'Italie qui l'ont ému le plus, qui lui ont inoculé le plus profondément cette fièvre dans la trépidation de laquelle il avouait avoir affiné sa force d'analyse, lui sembleront presque étrangères, ennemies, en comparaison de la Colline inspirée ou de Ste-Odile. Ce n'est pas son Moi qu'il augmente, c'est son Non-Moi, en y comprenant tout ce qui n'est pas la France et la Lorraine. Il a vécu et il est mort dans la hantise des barbares, ceux du dedans comme ceux du dehors. Pourtant la guerre lui fit reconnaître que cette haute discipline nationale dont il se réclamait avait avantage à accepter le soutien de l'amitié. Alors, un instant, le doux et à la fois implacable Barrès, rêva d'un commerce de la pensée et de la force françaises avec d'autres forces et d'autres pensées... Mais pourquoi, lui, le vrai père du nationalisme, lui dont l'œuvre est un barrage, un rempart, une muraille contre le germanisme, pourquoi n'est-il pas allé au bout de sa pensée politique et n'a-t-il pas conclu, avec ses deux amis Bourget et Maurras, pour la monarchie? C'est qu'il avait, dans sa jeunesse, trop subi l'influence dissolvante de Renan pour que, même ayant découvert sa véritable âme nationale, même sachant et voyant à quel

point la République était « un cloaque », il n'en restât pas quelque chose pour l'empêcher de choisir, comme un poison subtil qui circule dans les veines et auquel le sang s'est peu à peu habitué. N'a-t-il pas écrit :

« L'essentiel est de se convaincre qu'il n'y a que des manières de voir, que chacune d'elle contredit l'autre, et que nous pouvons, avec un peu d'habileté, les avoir toutes sur un même sujet » ?

C'est sans doute le même esprit renanien qui l'aura également empêché d'adhérer complètement au catholicisme. Il accepta l'Eglise pragmatiquement, parce qu'elle est le plus admirable instrument de civilisation et de perfectionnement social, parce qu'elle est conservatrice de l'ordre et qu'elle met un frein aux passions humaines ; mais surtout parce que la France est intimement liée à l'Eglise par tout son passé de saints et par le magnifique rosaire de ses cathédrales ; pourtant il affirmait « pour les personnes de vie intérieure un peu intense, le sens de l'ironie est une forte garantie de liberté ». Il est bien permis de voir, dans ces phrases sceptiques et d'autres, que je m'abstiens de citer, comme une sorte de passion coupable qui a tout l'attrait du fruit défendu, comme le « retour au vomissement » dont parle le Livre de S. Jean, car enfin, il faut le dire bien haut, il n'est pas un homme public, depuis vingt ans, qui ait autant secouru, aidé, protégé l'Eglise et les catholiques de France. ⁽¹⁾ En sa faveur plaident tant de gestes de

(1) Il défendit nettement sa position, un jour, à la Chambre : « Toutes les passions de ce côté-ci, de l'Assemblée (l'extrême-gauche) me prouvent assez que sous couleur de guerre au cléricanisme, c'est la guerre au catholicisme que l'on veut faire. Or, je me range parmi les défenseurs du catholicisme... Je considère que la nationalité française est liée étroitement au catholicisme, qu'elle s'est formée et développée dans une atmosphère catholique, et, qu'en essayant de détruire, d'arracher de la nation le catholicisme, vous ne pourrez prévoir ce que vous arracherez ! » Et il déclarait en une autre circonstance : « C'est ma conviction qu'on ne peut s'isoler du catholicisme en France sans être un déraciné ».

déférence, tant de défenses des droits de la religion et de ses représentants, tant de reconnaissances du magistère de l'Eglise, que les écrivains catholiques les moins suspects n'ont pas hésité à le saluer comme un des nôtres. En 1908 déjà, l'abbé H. Brémond lui consacrait ces lignes : « Si le XX^e siècle doit avoir son *Génie du Christianisme*, ni les artistes ni les docteurs ne s'étonneront de lire, à la première page d'un pareil livre, le nom de M. Barrès ». M. Georges Goyau, citant une lettre écrite par Barrès à M. J.-J. Brousson et qui se terminait ainsi : « J'aime l'Eglise et suis du Christ », ajoutait : « Ce serait sans doute demander beaucoup plus que le Christ d'épiloguer plus longuement sur la façon qu'il avait d'être de Lui » ⁽¹⁾. Enfin, un dernier texte. C'est un passage d'une lettre envoyée par Barrès, huit jours avant sa mort, au P. Jalabert, qui l'a reproduite dans les « *Etudes* » :

« Les catholiques m'ont généreusement comblé toute ma vie. Ils ont bien senti que j'étais du troupeau fidèle, que je ne mettais rien au-dessus des gloires et des vertus de notre religion. Je suis un écrivain français, un modeste fils de l'Esprit qui sait, qui sent ce que notre meilleure civilisation doit à l'impulsion du Christ et de l'Eglise et leur doit chaque jour.» ⁽²⁾.

On voit maintenant quel rayonnement fut le sien et la multiplicité des filiations qu'on peut lui découvrir, à lui qui se voulait uniquement sorti de la tombe de son grand-père.
(à suivre) L. GENTINA.

(1) On voit bien au fond que ce qui a manqué à la religion de Barrès, ce fut la grâce divine. A lui qui ne voulait être que le fils d'un sépulcre, a manqué cet éclair du ciel, cette fulguration soudaine, devant laquelle nous nous taisons, impuissants à en comprendre la distribution miraculeuse.

(2) Son traditionalisme qui voilait la nature transcendante des rapports de l'homme avec Dieu et l'absolu de la vie chrétienne, qui, en face des dogmes, se bornait à en constater les excellents fruits et n'allait pas chercher leur source théologique et profonde dans l'au-delà, son respect ému pour toutes les formes de religiosité et dont nous avons de nouvelles preuves dans *l'Enquête au Levant* justifiaient en un sens l'inquiétude d'Henri Massis, qui, dans ses *Jugements* avec une clarté et un art admirables, se réservait au nom des droits du catholicisme.